

Échos de la presse

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **41 (1912)**

Heft 5

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Géographie. — La nouvelle carte fédérale de la Suisse est une œuvre d'art et facilite considérablement l'étude physique de notre pays. Mais, il faut bien dire que cette carte offre une réelle difficulté dans l'étude des cantons, au moins pour les débutants. A ce point de vue, l'ancienne carte Keller a certainement des avantages ; ils sont même tels qu'on ne saurait s'en passer encore.

Histoire. — L'enseignement de cette branche offre quelques difficultés. Cependant, nous serons mieux compris, et les impressions seront plus profondes si nous rendons notre récit intéressant, et si nous l'accompagnons de tableaux ou figures en rapport avec le fait étudié. Il est également important de bien lier entre eux les faits historiques.

Dessin. — Pour l'instant, nous n'avons pas de méthode officielle déterminée. Cet enseignement est laissé à la libre initiative de chaque maître. N'oublions pas qu'il n'est pas suffisant d'indiquer la manière de dessiner ; il faut faire le dessin à la table noire, sous les yeux des élèves.

Divers. — Les digressions oiseuses doivent être soigneusement évitées, elles dispersent l'attention de l'enfant, troublent ses connaissances, et font oublier le but de la leçon. Pour les rendre moins fréquentes, nous devons préparer nos leçons avec zèle, ainsi que le *Journal de classe*. Pour rendre sa tâche plus facile, le maître doit se procurer les livres et les publications, dans lesquels il peut trouver des lectures intéressantes et des instructives pour ses élèves. Ainsi, la *Revue des familles*, le *Jeune catholique*, les *Cent petits contes de Schmidt*, etc., lui rendront de réels services.

Nous apprenons avec plaisir qu'un *Guide grammatical* est sous presse, et qu'il sera mis, sous peu, à la disposition du corps enseignant primaire.

Nous remercions vivement notre dévoué inspecteur, M. Perriard, d'avoir bien voulu honorer de sa présence nos modestes réunions et de nous avoir fait profiter de ses sages directions.

Arthur LOUP.

ÉCHOS DE LA PRESSE

Pourquoi les élèves des classes supérieures de l'enseignement secondaire font-ils des fautes ? — La coupable est-elle toujours l'école primaire ? Comme si, pendant quatre ou cinq ans d'enseignement secondaire, il avait été impossible de remédier aux lacunes des classes primaires, à supposer qu'il y en ait eu de considérables. Voici ce que nous lisons dans l'excellente revue *l'Enseignement secondaire*, à ce sujet : « Il était une fois, m'a raconté un de mes collègues, un professeur d'histoire ou de physique, qui, voyant dans une copie d'élève une énorme faute d'orthographe, inscrivit dans la marge : « Que fait donc votre professeur de français ? » Je me hâte de dire que ceci se passait en des temps très anciens et que tous les professeurs d'histoire, de physique ou

de mathématiques ne pensent pas ainsi, heureusement. Ils savent comme nous qu'il y a des esprits rebelles à l'orthographe comme à tout le reste et que, d'un canard, on ne fait pas une hirondelle. Tout de même quand, en Seconde, en Première, ils voient des notes mal écrites, des copies pleines de fautes, ne se laissent-ils pas en douceur glisser à cette idée que, pour trois années de classe de grammaire, les résultats sont piètres ?

Je réponds à mon tour que, si la masse des élèves est aussi faible en orthographe, les classes d'histoire, de mathématiques, etc., y sont bien un peu pour quelque chose. Que fait-on dans ces classes ? On y fait des cours, on y dicte des sommaires. Le cours, voilà bien l'ennemi de l'écriture, de l'orthographe, des points et des accents. Le professeur parle, les élèves écrivent. Comment ? Peu importe ! Il s'agit de ne rien perdre. L'écriture et l'orthographe, c'est bon pour le professeur de français. Ici, on a la permission d'écrire ce qu'on veut, pourvu qu'on écrive. En Cinquième et en Sixième, quand la dictée de composition est suivie d'exercices, il y a toujours des élèves qui demandent : « Les fautes ne comptent pas dans les exercices, n'est-ce pas, Msieu ? » et instantanément, dans l'exercice, ils en font deux fois plus. De même quand ils prennent un cours ou un sommaire, qu'il se présente un mot difficile, une question d'accord, on n'hésite pas, on ne réfléchit pas. Le professeur écrit bien au tableau les mots difficiles : hyménoptères, amphictyonie, hypoténuse ; la première fois cela va encore ; mais la seconde fois, tant pis, on barbote là dedans et on se sauve au petit bonheur dans cette broussaille de lettres. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les cahiers : quelle lamentable écriture ! Et que de fautes ! Les verbes et les participes finissent en queue de poisson ; des partisans résolus de l'orthographe libre reculeraient effarés. C'est la réduction en grand de l'inconnu au connu : gymnosperme devient gymnasterne, Aréopage devient Aéro-phage ! De ci, de là, des points vagues jetés sur la ligne ; chaque mot reconnaîtra bien les siens ! De temps à autre, à contre-sens presque toujours, des taches qui ont l'air de virgules, etc. Tout ce qui peut rendre une copie claire, attrayante et lisible a disparu.

Dans cette lutte inégale, le professeur de lettres est battu d'avance. Il n'a pas le temps de réformer ces mauvaises habitudes ; répétons d'abord qu'en Sixième et en Cinquième A, les élèves n'ont que trois heures de français, contre cinq heures d'anglais, de russe ou d'espagnol ! Et puis, ils ont au plus un devoir de français par semaine, mais au moins cinq ou six classes avec cours ou sommaires : histoire (2 h.), géographie (1 h.), calcul (1 h.), histoire naturelle (1 h.). Plus tard, viendront les cours de physique, de chimie, etc. Les élèves en arrivent à croire que les points et les accents, c'est une innocente manie du professeur de français ; pour lui faire plaisir, on fait semblant d'en mettre ; il a tellement l'air d'y tenir !

Aussi quand, les jours de composition, les professeurs d'histoire, de physique, etc., font la grimace devant ces copies mal écrites, ces noms estropiés, cette ponctuation ridicule, à tous ceux qui, in petto, et sans méchanceté d'ailleurs, nous envoient à tous les diables, nous, les pauvres grammairiens, je réponds simplement : « A qui la faute ? » — L'article est signé de R. Cotard, professeur de Cinquième au Lycée de Brest. On

sait que les classes secondaires françaises commencent par la Sixième pour finir par la Première.

* * *

Une volonté. — Sous ce titre, l'*Enseignement secondaire* publie une curieuse histoire, venue d'Amérique, naturellement. Il s'agit d'une petite fille de 12 ans, Madeline Kenney, élève d'une école publique de Brooklyn. « Pendant l'exercice de découpage, un coup de ciseau détacha, sans préméditation de sa part, à ce qu'il semble, une silhouette qui fit rire ses voisines. La maîtresse l'invita à s'excuser ; sur son refus, elle lui ordonna de se mettre dans le coin, la figure tournée contre le mur, jusqu'au moment où elle se déciderait. Madeline répondit que, s'il y avait lieu à excuses, c'était pour les élèves qui avaient ri sans motif ; mais elle alla docilement se mettre dans le coin. La classe finit sans qu'elle se fut excusée. Les petites rieuses ne le firent pas davantage, personne ne les en priant. La maîtresse était une rigide disciplinaire, et pendant 4 semaines Madeline passa ses classes dans le coin, soit six heures par jour, cent vingt-quatre heures en tout. Enfin sa mère, craignant que ces longues heures de station, immobile, ne fussent préjudiciables à sa santé, la retira de l'école. Madeline est inflexible, et voici comment elle s'explique : « Ce n'est pas que je sois obstinée, ni têtue, mais je sais que j'ai raison et quand une petite fille a raison, elle ne doit céder à personne, ni s'excuser d'une faute qu'elle n'a pas commise. » Récemment, sa mère a été citée devant le tribunal, sur la plainte du préposé à la fréquentation scolaire. Elle a dit au juge qu'elle n'avait rien à ajouter aux déclarations de sa fille. Le juge, informé que les autorités scolaires avaient suspendu la rebelle, a décidé que, dans ces conditions, il n'y avait pas non-fréquentation, et renvoyé la mère des fins de la plainte. »

Et le journal pédagogique anglais à qui cette histoire est empruntée, la commente en ces termes : « Nous sommes toujours, du moins en ce qui concerne l'école, pour la discipline, la loi et l'ordre. Cependant, notre cœur va à Madeline, à qui mainte écolière anglaise enverra à travers l'océan cette acclamation : Tiens bon, Maddie ! Nous nous risquerons à donner cet avis aux jeunes maîtres : Qu'ils ne s'appliquent jamais à briser la volonté d'un enfant, ou à substituer la leur à la sienne. Quand la volonté s'exerce à tort, il faut s'efforcer de montrer qu'elle est, en effet, mal dirigée, et, si c'est nécessaire, des sanctions réprimeront cet exercice fautif ; mais la force de volonté doit être développée, non affaiblie. »

* * *

Contre l'arithmétique. — C'est dans le *Bulletin mensuel du Département de l'Instruction publique* du canton de Neuchâtel, à titre de renseignement, il est vrai, que nous lisons ce réquisitoire. L'arithmétique tient une place inouïe dans notre école primaire : un cinquième de l'horaire. Cette prépondérance se justifie-t-elle ? Et les résultats sont-ils proportionnés au temps et aux efforts accordés à cette branche ? On le nie, aux Etats-Unis du moins, car c'est à des études américaines que se réfère le *Bulletin* de Neuchâtel.

« Bien des raisons expliquent cette prépondérance. D'abord, la routine et la paresse de certains maîtres. Il est si commode d'occuper le temps de la classe en donnant à faire aux élèves de longues et difficiles opérations ! Mais c'est un grief qui n'est plus de mise aujourd'hui. Nous devons croire qu'il n'y a plus de maîtres aussi paresseux. Le développement du commerce et de l'industrie a fait attribuer au calcul et aux problèmes d'arithmétique une importance que la masse de la population accepte comme une vérité qui s'impose d'elle-même et n'a pas besoin d'être démontrée. Enfin, un certain nombre de théoriciens de l'éducation, Pestalozzi en tête, y voient une incomparable gymnastique pour le développement de l'intelligence. » Mais on sourit de l'enthousiasme de Pestalozzi, aujourd'hui.

Par contre, les protestations (américaines) ne manquent pas : source de surmenage, de cauchemars, voire de désordres nerveux, dit le général Walker. La tension nerveuse qu'exige la solution des opérations peut provoquer la chorée, ou des cas d'obsessions pathologiques, disent des médecins. Elles faussent le raisonnement, disent des philosophes : « Il n'est pas sage de faire raisonner un enfant avant qu'il n'ait une grande et riche collection d'expériences concrètes. Cela semble avoir été fortement suggéré par des études expérimentales à Meumann et à d'autres qui avancent que des enfants qui pensent prématurément en termes abstraits restent ensuite au-dessous de la moyenne pour l'intelligence. » Or, l'arithmétique pêche beaucoup contre cette observation psychologique : « Les mathématiques sous toutes les formes ne valent rien pour les âmes enfantines. Elles ne s'occupent pas des réalités, mais d'abstractions. Quand elles concernent des objets concrets, elles envisagent non ces objets eux-mêmes, mais leurs rapport réciproques. Elles impliquent la comparaison, l'analyse, l'abstraction. Elles exigent un développement plus complet qu'il n'est à cet âge des régions et des fibres des hémisphères où se localise l'association. Les grotesques formes des nombres qu'imaginent tant d'enfants sont la preuve de la nécessité ressentie par l'enfant de donner une sorte d'apparence corporelle à ces abstractions qu'il est forcé d'étudier. » En tout cas, au seul point de vue hygiénique, on demande que l'on ne commence l'étude des règles du calcul qu'après la dixième année et qu'on réduise de beaucoup les exercices imposés. En tout cas, « si nous désirions rendre cet enseignement aussi anti-hygiénique que possible, nous n'aurions pas grand'chose à faire de plus qu'adopter les méthodes qui ont été et sont encore, je crains, en vogue en maintes écoles ».

* * *

Prétextes pour manquer l'école. — Les parents indifférents ou hostiles à l'école n'en sont jamais à court. Le *Manuel général* transcrit un certain nombre d'excuses cueillies dans la deuxième circonscription d'inspection primaire de Bordeaux. Tantôt les petits n'ont pas de souliers, pas même de pantalon. Tantôt l'écolier reste à la maison pour aider ses parents, garder la vache ou la petite sœur. « Si la petite n'est pas venue hier à l'école, c'est que nous avons tué le cochon. Je vous prie de lui pardonner » ; ou « pendant leur absence, les enfants ont été à une tuaille de porc avec leur mère et ils ont profité de ce qu'il y avait de quoi bien vivre pour y passer quelques jours ». On lit encore : « Si les-

pefils ont manqué la classe pendant une semaine, c'est que je les ai gardés pour guetter une poule qui me perdait les œufs depuis plusieurs jours. » Pendant une semaine, ... pour guetter une poule ! Il est des parents qui trouvent cela tout naturel. Toute excuse paraît bonne : essayer un costume à une fillette, acheter des chaussures à un garçonnet ; nul temps n'est plus propice à ces opérations que celui de la classe. Il y a même un naïf aveu d'impuissance qui a son comique notable : « Je n'ai pas pu décider Julien à aller en classe hier où il savait qu'une punition méritée l'attendait. Croyez bien que je n'approuve nullement son insolence ; il en use d'ailleurs de même à mon égard. » Il est difficile à l'instituteur d'agir quand les parents témoignent d'une telle insouciance et d'une telle faiblesse. De telles excuses et un tel état d'esprit se rencontrent moins fréquemment chez nous ; je le pense du moins. Mais n'en prend-on pas aussi quelquefois à son aise et ne forge-t-on jamais des excuses plus ou moins habiles pour masquer sa négligence, voire quelque abus de la puissance paternelle — ou maternelle ?

* * *

Romans policiers. — On n'en parle plus guère ; mais ils opèrent toujours leurs ravages. Voici, parmi beaucoup d'autres, un fait divers que nous découpons dans un journal politique français :

C'était un gamin d'une quinzaine d'années. Il était gai, il était franc. A l'école, qu'il fréquentait encore, il avait l'estime de ses maîtres. Ses succès prouvaient de l'intelligence. Or, il devint sombre, taciturne, nerveux. Visiblement, la vie paisible et laborieuse qu'il avait menée jusqu'à maintenant lui pesait. Il perdit son courage avec sa gaieté : le succès s'envola. Il ne fut plus aussi bon camarade. Son maître, témoin attristé de ce changement, essaya de lui en arracher le secret. Le gamin resta fermé.

Le maître ne devait pas rester longtemps sans savoir. Une lettre lui arriva, avec le cachet de la sous-préfecture, qui lui révéla tout. Elle était courte, mais elle était tragique, cette lettre.

MONSIEUR LE SOUS-PRÉFET,

« Je m'adresse à vous pour avoir la place de mes rêves, car je ne veux plus aller en classe. A quoi cela sert ? J'ai lu sur des livres bien des histoires d'assassinat, cela m'a montré comment il fallait s'y prendre pour trouver les assassins. Je ne pense plus qu'à cela, et, Monsieur le Sous-Préfet, si vous ne me donnez pas une place de détective je me brûle la cervelle. »

Et c'était tout, avec la signature et l'adresse. Alors, le maître comprit pourquoi son élève était si sombre. Ce gamin laborieux et bien équilibré avait eu la tête tournée par ses lectures. Et comme pour étayer sa conviction sur une preuve, le maître alla fouiller dans le pupitre de l'écolier. Il y trouva toute une collection de romans policiers.

Eugène DÉVAUD

